

Sémantique et corpus

Chapitre 2

L'analyse de corpus en linguistique interactionnelle : de l'étude de cas singuliers à l'étude de collections

sous la direction de

Anne Condamines

2.1. Introduction : linguistique interactionnelle et linguistique de corpus

Depuis quelques décennies s'est affirmée de plus en plus fortement en linguistique l'exigence de travailler sur des *corpus de données attestées* – comme alternative à des démarches fondées sur l'introspection du linguiste ou sur l'élucation de jugements des locuteurs. Parmi d'autres, le courant de la *linguistique de corpus* est issu de cette exigence, en se définissant de la manière suivante :

« The essential characteristics of corpus-based analysis are :

- it is empirical, analyzing the actual patterns of use in natural texts ;
- it utilizes a large and principled collection of natural texts, known as a « corpus », as the basis for analysis ;
- it makes extensive use of computers for analysis, using both automatic and [human-computer] interactive techniques ;
- it depends on both quantitative and qualitative analytical techniques »

(Biber et al., 1998, 4)

Chapitre rédigé par Lorenza MONDADA.

d'une caméra endoscopique qui lui permet d'accéder à l'anatomie sans avoir à ouvrir le corps – dans le cadre d'une opération par laparoscopie (Mondada, 2004c). En outre, le chirurgien ne se limite pas à opérer le patient, mais il fait aussi la démonstration de cette opération pour un groupe de médecins en formation continue qui regardent la procédure en direct grâce à un système de visioconférence. L'opération est ainsi parfois suspendue pour laisser la place à une description anatomique de l'espace dans lequel le pas suivant va être effectué. Voici un extrait d'une telle description où le Dr. Daccard, en train d'opérer, s'arrête un instant pour énumérer les détails anatomiques pertinents pour ce qui va suivre :

(5.1) (3'p15-587 / k1d1 45'40 left pillar)

1 DAC OKE you see here/ (2) you see/ . michelle/ . the upper part
2 of the spleen/ the left pillar/ and the phreno-gastric very
3 short\ . and i create a window here/
4 (4)
5 SED and the thirty degree angle optic helps you very well . here
6 DAC tha- that's correct
7 SED with a zero degree it's always difficult to do down\

La description anatomique comporte des déictiques spatiaux (« here », 1, 3) ainsi qu'une liste de repères anatomiques introduits par un défini. Elle repose sur la compétence professionnelle de ses destinataires censés les reconnaître, mais elle s'appuie aussi sur des gestes de monstration qui accomplissent le caractère visible, évident de ces éléments. Cette vision professionnelle ne relève donc pas uniquement d'un regard compétent, mais aussi de choix technologiques, comme le montre la discussion sur l'optique (5-7). Afin de décrire précisément les pratiques déictiques du médecin, nous allons tenir compte non seulement de ses gestes mais aussi des mouvements de la caméra endoscopique, manœuvrée par Michelle, assistante du Dr. Daccard et ceux du crochet, manœuvré par ce dernier, dans une version approfondie de la transcription des premières lignes :

(5.2) (3'p15-587 / k1d1 45'40 left pillar=3, 15 upps)

1 DAC oké\ you see here/ *zoom avant-->
2 cam (1.9)
3 (1.0).(2.0)*
4 DAC --->*zoom arrière.
5 DAC you *see: (1.0) <°michelle°/ ((plus rapide))> (2.0) • the:
6 cam *zoom lent-----
7 DAC upper part of the s°plee:n/*
8 (2.0) *pointe avec crochet*
9 DAC the left* (1.0) pillar/*
10 * (1.9) * *pointe-----*
11 dac * , , , , *
12 DAC *and the phreno/ (.) gastric/ ligament he*re\
13 (1.0) *pointe-----* , , , ,
14 DAC *very short*
15 *insère la pince dans le champ opératoire*
16 *(1.0) *

dac *saisit le ligament avec la pince*
13 DAC .hh and i create a window *here/*
.....*pointe*

La première description est introduite dans un énoncé simple, sans hésitations, au début du tour, par une référence à la vue (« you see here » 2) – un procédé fréquemment utilisé pour l'introduction d'un nouveau référent. L'apparition du déictique va de pair avec un mouvement de la caméra endoscopique qui s'approche de la zone indiquée. Effet de zoom et déictique vont ainsi de pair, le premier établissant l'espace pertinent pour le second, délimitant et cadrant le champ adéquat.

Mais ce mouvement est traité par le Dr. Daccard comme problématique, puisque après une pause (3) il reprend l'introduceur « you see » (4) pour le faire suivre d'une liste d'objets. Cette reprise s'accompagne d'une correction du mouvement de la caméra qui effectue un zoom arrière, revenant au cadrage de départ, suivi d'un zoom avant plus lent. Lorsque le zoom s'arrête, étant arrivé au cadrage adéquat, la liste démarre : tout se passe comme si le Dr. Daccard attendait le bon cadrage avant de poursuivre dans son énumération. A partir de là, la liste se déroule non seulement avec une série de syntagmes nominaux définis mais aussi par une série de pointages des différents référents, désignés par des déictiques en fin d'unité de tour (8, 12). L'ajustement du zoom initial est donc la condition de possibilité pour que la démonstration, constituée de la description verbale et des pointages, puisse avoir lieu. Il aménage l'espace adéquat de l'*origo*, du « here » pour que la référence déictique puisse être interprétable.

Les arrangements et aménagements spatiaux effectués pour que l'*origo* et les déictiques aient un sens et soient disponibles pour les participants sont contraints de façon spécifique par le type d'activité en cours. Dans le dernier extrait que nous analyserons, tiré du même corpus que le cas analysé au début de ce chapitre, nous avons affaire à un espace qui est celui d'une table encombrée de documents et des cartes qu'une équipe pluridisciplinaire d'agronomes et d'informaticiens est en train de consulter et de discuter :

(6.1) (e9/agro1-47.00)

1 PAL ben suivant le cas euh: ben on tra- on est là que pour
2 le champ/ et puis à d'autres moments:/ ben on va
3 échouer/ . comme pâturage\ .h sur l'assemblage sans
4 parcours/ .h je pense que dans le cas du gaec du pradou/
5 .h c'est tout l'un/ tout l'autre\
6 VIV .hh oui\ parce que: i m'sen<ble: eh i- ici ((pointe))>
7 c'était s:- ce qui: ce que ça voulait représenter/
8 (c'était
9 LAU (c'est les am<andes ça\ ((pointe))>>

Dans cet extrait, nous nous intéressons à ce qui se passe lorsque Viviane prend la parole, succédant à Pierre-Alain (6). Le tour de Viviane contient un déictique, « ici », qui est accompagné d'un geste de pointage effectué avec son stylo. Si on ne prend en considération que cette transcription, on ne peut que constater que le pointage commence un peu avant l'apparition du déictique et qu'il l'anticipe donc – tout comme celui de Laurence quelques lignes plus bas (« ça » accompagné de pointage 9). Cela toutefois n'est pas suffisant pour rendre compte du travail effectué par Viviane pour que son « ici » parvienne à référer pleinement ; cela ne rend pas compte non plus de la brève hésitation qui précède cette forme (« eh i- ici » 6).

Ce travail peut être documenté à travers une reprise et un affinement de la transcription, intégrant d'autres éléments pertinents vers lesquels s'orientent les participants :

```
(6.2) (e9/agro1-47.00)
4 .h je pense que dans le cas du gaec du pradou/
5 .h c'est tout l'un/ tout l'autre\
6 +.hh# oui\ parce# que: im**sem+ble: eh i*- ici#
  *.....*pointe av stylo-->>
  *.....*ouvre cahier*
  #fig.1 #fig.2 #fig.3
7 lau #fig.1 ce qui: ce que ça voulait représenter/
8 im l*c'était s:- ce qui: ce que ça voulait représenter/
9 LAU l*c'est les an*andes ça\
  *.....*pointe av doigt->>
```

Pendant que Viviane commence sa prise de tour, Laurence est encore en train de prendre des notes ; elle tient de sa main gauche un cahier semi-ouvert, qui couvre ainsi précisément l'objet visé par la référence de Viviane. Celle-ci en prenant son tour avance progressivement son bras et sa main prolongée par le stylo qui pointe vers le document semi-ouvert tenu par Laurence. Ce mouvement contribue à ouvrir le cahier – et ce n'est que lorsque celui-ci est totalement ouvert et que donc le réfèrent est visible que Viviane prononce le déictique « ici » de manière complète, hors bribe.

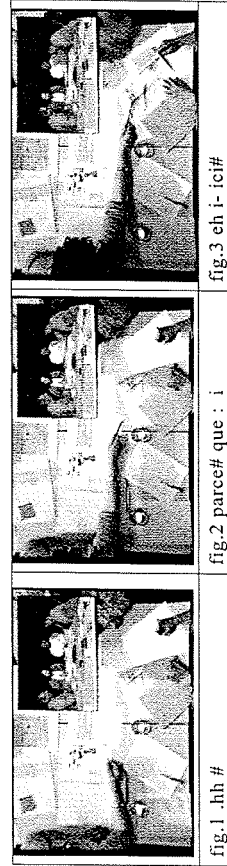


Figure 2.6.

On peut ainsi constater que le tour verbal de Viviane et le déplacement du bras et de la main sont étroitement coordonnés, comme le sont son mouvement et celui de Laurence : on a affaire à une gestion fine de la temporalité de ces différentes dynamiques pour qu'elles puissent aboutir à l'énoncé de « ici » dans un contexte activement aménagé de manière à rendre le réfèrent visible et accessible. La perturbation du tour de Viviane (« eh i- ici » 6) est dans ce cadre une forme de retardement de l'apparition du déictique tant que la scène pertinente n'est pas établie : dans ce sens c'est moins une perturbation qu'une méthode pour synchroniser son mouvement et celui de Laurence – comme c'était déjà le cas dans les ralentissements observés dans les itinéraires et dans la description anatomique. Les gestes accomplissent donc collaborativement l'espace de visibilité pour que la référence soit possible.

Dans les trois extraits, d'où se dégagent des « airs de famille » en aval de leur hétérogénéité voulue, nous avons observé un même phénomène, qu'il est maintenant possible de caractériser de manière plus générale et plus systématique. La structure séquentielle s'organise de la manière suivante :

1. Le(s) locuteurs annoncent ou démarrent une description à venir, comportant des déictiques spatiaux. Il y a à ce stade une forte projection de la suite, rendue reconnaissable et attendible pour les coparticipants.
2. On observe une suspension du déroulement verbal de la description. Cette suspension est souvent relayée par celle du geste en train de se faire, qui fait l'objet d'une forme de correction-réparation.
3. Pendant le laps de temps occasionné et ouvert par la suspension, les participants accomplissent un agencement particulier de l'espace, configurent le contexte de manière adéquate à la suite, souvent par une disposition et un arrangement spécifique des corps ou des objets pertinents dans l'espace.
4. Une fois accompli cet arrangement, l'activité descriptive qui avait été suspendue est reprise, les déictiques peuvent alors être utilisés et apparaissent souvent en fin d'unité de construction du tour. Ce sont ainsi les conditions spatiales rendant possible la description qui ont été assurées dans la phase précédente.

L'aménagement du point de départ de la description, de l'*origo*, a donc lieu dans une position séquentielle qui fonctionne comme une insertion. Pendant cette insertion, l'activité est mise en arrière plan, soit totalement suspendue, soit ralentie. Cette séquence a lieu de manière suffisamment systématique à travers les contextes pour être significative : elle montre l'orientation des participants vers l'*origo* comme

n'étant pas préexistante, donnée, déjà là, mais comme devant être agencée activement par eux.

Du point de vue de l'analyse séquentielle et interactionnelle, le phénomène ne se réduit pas à une forme prise dans un contexte, mais se définit comme un procédé, une pratique, qui mobilise des ressources diverses : des formes verbales (les déictiques, les syntagmes définis) agencées dans une structuration temporelle et incrémentale de l'énoncé où les pauses et l'ordre des mots obéissent à des contraintes de l'action ; des ressources multimodales (les gestes, les déplacements et postures du corps, les manipulations d'objets ou de la caméra) étroitement articulées à la temporalité des premières.

La description systématique du phénomène fait intervenir à la fois ces ressources et leurs positionnements séquentiels au fil du déroulement de l'action : c'est ce *cluster* de propriétés qui définit la spécificité de la collection et sa validité transversale dans des corpus différents.

2.5. Conclusion : Spécificités de l'apport de la linguistique interactionnelle à la linguistique de corpus

Dans ce chapitre, nous avons explicité l'apport spécifique de la linguistique interactionnelle à l'analyse des corpus. Nous avons insisté aussi bien sur les conditions de constitution des corpus – leur enregistrement et leur transcription – que sur leurs conséquences pour l'analyse. Celle-ci vise à la fois à rendre compte de la spécificité d'un corpus particulier (dans l'analyse de cas singuliers) et de généralités et systématicités traversant plusieurs corpus (dans l'analyse de collections). Cette démarche analytique intègre dans la définition des phénomènes étudiés non seulement des formes linguistiques, mais aussi les caractéristiques spécifiques de la temporalité de la parole-en-interaction, les positionnements séquentiels qui caractérisent le fonctionnement des formes et d'autres ressources multimodales.

Bien qu'entendant le recours à des techniques quantitatives et automatiques d'analyse de manière différente de la linguistique de corpus, la linguistique interactionnelle est ainsi susceptible d'apporter une contribution originale à l'étude des grands corpus oraux qui prendra en considération les propriétés spécifiques et configurantes de la parole en interaction.

La linguistique de corpus vise l'objectif d'identifier des « *typical patterns* » dont il s'agit de définir le contexte de variation. Celui-ci est notamment caractérisé par des ensembles de propriétés que Biber définit en termes de « *patterns associatifs* » :

« *A corpus-based approach allows researchers to identify and analyze complex « association patterns » : the systematic ways in which linguistic features are used in association with other linguistic and non-linguistic features* » (Biber et al., 1998, 5).

« *Association patterns represent quantitative relations, measuring the extent to which features and variants are associated with contextual factors. However, functional (qualitative) interpretation is also an essential step in any corpus-based analysis* » (idem, 4).

De son côté, la linguistique interactionnelle contribue à la définition de ces agencements en tenant compte notamment :

- de la dimension temporelle, définie notamment par les phénomènes de pauses, de ralentissement, d'accélération, de chevauchement entre paroles et de simultanéité des gestes et de la parole. Cette dimension est configurée pas à pas au fur et à mesure que se déploient les unités du tour et que celles-ci se configurent en incorporant réflexivement les réactions des coparticipants ;
- de la dimension séquentielle, définie par la manière dont chaque unité en train de se faire projette, modifie et configure l'environnement suivant, ses contraintes et ses possibilités, les attentes normatives des coparticipants et les préférences de leurs réponses. Les ressources linguistiques s'imbriquent et s'ajustent à cette organisation séquentielle de l'interaction ;
- de la dimension interactionnelle et de la distribution des actions entre les coparticipants, notamment en termes de « *self* » et de « *other* » et d'actions initiées par les uns ou enchaînant réactivement par les autres ;
- de la multimodalité des ressources mobilisées, qu'elles soient verbales – et non limitées à des items répertoriés dans des dictionnaires mais tenant compte aussi de formes comme les rires, les prises de respiration, les « *euh* », « *mhm* » et autres manifestations orales – ou non (gestes, regards, postures, manipulation d'objets ou de technologies).

Ces dimensions jouent un rôle central aussi bien dans les approches qualitatives que quantitatives envisageables en linguistique interactionnelle, fondées sur des corpus dont les transcriptions – et pourquoi pas un jour les enregistrements – soient

informatiquement balisées, rendant par là disponibles à un traitement informatisé les détails temporels, les alternances des locuteurs, le formatage émergent du tour indispensables pour une analyse séquentielle.

Dans cette perspective, l'enjeu ne consiste pas à traiter, dans le cadre d'une définition structurelle des formes, les conditions auxquelles celles-ci peuvent être considérées comme des instances d'une classe d'action, mais plutôt, dans le cadre d'une définition procédurale, à se demander comment l'action est accomplie, par quelles pratiques, en mobilisant quelles ressources, ainsi que comment elle est reconnue et rendue reconnaissable comme telle par et pour les autres coparticipants.

2.6. Conventions de transcription

[chevauchements	pauses
(2.1)	pauses en secondes	xxx	segment inaudible
/\	intonation montante/descendante\	exTRA	segment accentué
((rire))	phénomènes non transcrits	:	allongement vocalique
<>	délimitation des phénomènes entre (())	par-	troncation
&	continuation du tour de parole	=	enchaînement rapide
^	liaison	(h)	aspiration
(il va)	essai de transcription	'bon°	murmuré

Notation des gestes (version LM 2.0.5)

* * indication du début/de la fin
d'un geste d'un participant (un symbole par participant),

┘ ┘ d'écrit à la ligne suivante ;

Si à la ligne suivante ce n'est pas le geste du locuteur mais celui d'un coparticipant qui décrit, alors son initiale figure au début de la ligne en minuscule. S'il s'agit du locuteur en train de parler, il n'y a pas d'initiale.

... amorce du geste

''' fin/retrait du geste

-----> continuation du geste aux lignes suivantes

----->> continuation du geste jusqu'à la fin de l'extrait

p(C1) pointe vers l'objet C1.

2.7. Bibliographie

Auer, P. (1993). Ueber <=>. *Zeitschrift für Literaturwissenschaft und Linguistik*, 90/91, 104-138.

Auer, P., Couper-Kuhlen, E. & Müller, F. (1999). *Language in Time. The Rhythm and Tempo of Spoken Interaction*. Oxford : Oxford University Press.

Bergmann, J. R. (1985). Flüchtigkeit und methodische Fixierung sozialer Wirklichkeit : Aufzeichnungen als Daten der interpretativen Soziologie. In W. Bonss & H. Hartmann (Eds.), *Entzauberte Wissenschaft*. Göttingen : Otto Schwarz.

Biber, D., Conrad, S. & Reppen, R. (1998). *Corpus Linguistics. Investigating Language Structure and Use*. Cambridge : Cambridge University Press.

Blanche-Benveniste, C. & Jeanjean, C. (1987). *Le français parlé. Edition et transcription*. Paris : INALF.

Bloom, P., Peterson, M., Naadel, L. & Garrett, M. (Eds.). (1996). *Language and Space*. Cambridge : MIT Press.

Borillo, A. (1998). *L'espace et son expression en français*. Paris : Ophrys.

Clayman, S. & Heritage, H. (2002). *The News Interview. Journalists and Public Figures on the Air*. Cambridge : Cambridge University Press.

Clift, R. (2001). Meaning in interaction : The case of "actually". *Language*, 77, 245-291.

Couper-Kuhlen, E. & Selting, M. (Eds.). (1996). *Prosody in Conversation : Interactional Studies*. Cambridge, Cambridge University Press.

Drew, P. & Heritage, J. (Eds.). (1992). *Talk at Work*. Cambridge : Cambridge University Press.

Drew, P. (1987). Po-faced receipts of teases. *Linguistics*, 25, 219-253.

Drew, P. (1997). "Open" class repair initiators in response to sequential sources of troubles in conversation. *Journal of Pragmatics*, 28, 60-102.

Ford, C. E., Fox, B. A. & Thompson, S. A. (Eds.). (2002). *The Language of Turn and Sequence*. Oxford : Oxford Studies in Sociolinguistics.

Garfinkel, H. & Sacks, H. (1970). On formal structures of practical actions. In J. D. McKinney & E. A. Tiryakian (Eds.), *Theoretical Sociology* (pp. 337-366). New York : Appleton-Century Crofts.

Garfinkel, H. (1967). *Studies in Ethnomethodology*. Englewood Cliffs, N.J. : Prentice-Hall.

Glenn, P. J. (2003). *Laughter in interaction*. Oxford : Oxford University Press.

Gohl, C. & Günthner, S. (1999). Grammatikalisierung von weil als Diskursmarker in der gesprochenen Sprache. *Zeitschrift für Sprachwissenschaft*, 18(1), 39-75.

Goodwin, C. (1981). *Conversational Organization : Interaction Between Speakers and Hearers*. New York : Academic Press.

Par ailleurs, la *linguistique interactionnelle*, née de l'analyse conversationnelle d'inspiration ethnométhodologique (voir Selting et Couper-Kuhlen, 2000 ; Mondada, 2001) traite cette exigence d'étudier des corpus empiriques authentiques comme une *conditio sine qua non* de son analyse. Elle y répond en travaillant sur des données interactionnelles enregistrées dans divers contextes sociaux et transcrits de manière à en préserver les propriétés interactionnelles fondamentales, et par une approche qui reconnaît le rôle constitutif de l'interaction dans l'organisation des conduites sociales et langagières.

Il en découle une démarche analytique et une définition des phénomènes d'analyse spécifiques, qui convergent et se différencient à la fois face à la linguistique de corpus. En particulier, l'accent mis sur les pratiques interactionnelles implique un regard spécifique sur les ressources linguistiques, appréhendées telles qu'elles se déploient dans le temps et qu'elles prennent forme progressivement dans des environnements séquentiels configurés par les processus de coordination entre les locuteurs et par les contingences de l'interaction. Cela a des conséquences sur la manière de définir les corpus et les observables pour l'analyse.

Dans ce qui suit, nous allons développer quelques-unes des spécificités de cette approche, en commençant par les exigences empiriques envers les modes de constitution des corpus de langue parlée en interaction pour aboutir à leurs conséquences pour l'analyse de ces données. Nous allons le faire en nous centrant sur un certain nombre de procédés mis en œuvre par les locuteurs, par lesquels ils traitent – de manière endogène – de problèmes linguistiques qui peuvent se poser à eux dans l'interaction.

Nous nous pencherons d'abord sur l'analyse d'un cas particulier, posant un problème de différenciation entre plusieurs lexèmes dont l'adéquation et les propriétés sont interrogées en contexte par les locuteurs (2.2), qui nous permettra d'explicitier les exigences relatives à la constitution des corpus en linguistique interactionnelle ; nous montrerons ensuite la façon dont cette approche aborde des collections de cas pour en systématiser les analyses (2.3).

Ces collections de cas se définissent soit en relation à une forme grammaticale ou lexicale particulière, soit en relation à un procédé qui peut exploiter des ressources grammaticales et lexicales variées. Nous nous pencherons à ce propos sur un second cas empirique, concernant l'organisation séquentielle et interactionnelle de la deixis spatiale (2.4). En conclusion, nous reviendrons sur les spécificités de la

linguistique interactionnelle vis-à-vis de la linguistique de corpus telle que définie par Biber (2.5).

2.2. La constitution des corpus : enjeux techniques et enjeux théoriques

Une fois reconnue l'exigence de travailler sur des corpus de données orales interactives empiriques attestées, encore faut-il définir ce qui compose un corpus et surtout la manière dont il est « fabriqué » au cours de pratiques d'enregistrement et de transcription qui ne posent pas uniquement des problèmes techniques, mais aussi – et déjà – des problèmes théoriques. Nous allons expliciter ces enjeux à propos d'une première analyse.

2.2.1. L'exigence de travailler sur des « naturally occurring data »

La linguistique interactionnelle inspirée de l'analyse conversationnelle insiste tout particulièrement sur l'importance d'observer les activités des participants dans des événements de la vie sociale ordinaire, dans des *naturally occurring interactions*, c'est-à-dire des interactions qui auraient eu lieu même en l'absence du chercheur et qui n'ont pas été élicitées ou orchestrées par lui en vue de leur enregistrement. Cette exigence est articulée de manière cohérente avec les exigences de l'analyse.

Une de ces raisons fondamentales relève du caractère à la fois *context-free*, *context-shaped* et *context-renewing* des pratiques des locuteurs : d'une part, celles-ci s'organisent de manière localement située, au sens où elles sont dotées d'une indexicalité inévitable et généralisée, en s'ajustant aux contingences affectant les événements et les activités – tout en contribuant réflexivement à en (re)définir le contexte. Transposer ces pratiques dans un autre contexte signifierait les altérer de manière radicale, puisqu'elles s'ajusteraient à d'autres contingences.

Une deuxième exigence qui va de pair avec celle-ci invite à travailler sur des *enregistrements* – audio ou vidéo – d'interactions sociales, c'est-à-dire sur des données permettant de documenter l'émergence et le déploiement de ces pratiques *dans le temps* – et donc *in situ* sur des descriptions de celles-ci (dans des entretiens, dans des notes prises par le chercheur) *in situ* sur des produits de celles-ci (par exemple dans des textes issus d'une manière ou d'une autre de l'activité). En particulier, les enregistrements livrent les détails de l'organisation de ces pratiques – détails qui ne

peuvent être ni imaginés ni reconstitués en leur absence, mais seulement constatés, identifiés dans un travail répété de visionnement et d'écoute, prolongé dans un travail minutieux de transcription (voir Auer, 1993 ; Bergmann, 1985 ; Mondada, à paraître a).

Le fait de recourir à des corpus de données empiriques d'interactions sociales permet de développer une approche praxéologique en linguistique qui traite les problèmes linguistiques en les interrogeant à partir des pratiques des locuteurs ainsi qu'à partir de la manière dont ils les définissent en s'orientant vers elles – non de façon générale ou métalangagière mais d'une manière imbriquée dans leur conduite. C'est aussi dans ce sens que l'on parle de perspective *endogène* ou *émique*, ou encore de perspective des participants.

2.2.2. Une première analyse de cas (single case analysis) : « bergerie », « hangar » ou « jasse » ? ou les trois ?

Nous allons expliciter ici cette conception par un premier type d'approche des corpus développée en analyse conversationnelle, l'analyse de cas singuliers (*single case analysis*), consistant à se pencher sur un cas particulier, à l'approfondir dans sa spécificité et à faire l'inventaire des procédés observables des participants, portant ainsi à la recherche d'autres occurrences dans de nouveaux corpus. Cette dernière perspective débouche sur un deuxième type d'analyse, celle d'une *collection* – c'est-à-dire d'un ensemble de cas qui présentent le même phénomène dans le même environnement séquentiel, que nous aborderons plus loin (voir infra, 2.3.2, 2.4.2).

Pour introduire à l'analyse de cas spécifiques, nous allons nous pencher sur l'enregistrement vidéo d'une séance de travail pendant laquelle des agronomes (Viviane et Pierre-Alain) et des informaticiens (Laurence et Bernard) essaient d'élaborer un langage de formalisation cartographique : les premiers ont développé un type de carte, appelé « chorème » qui représente de manière abstraite les propriétés spatiales des exploitations agricoles qu'ils étudient ; les seconds ont pour but de retraduire cette représentation en graphes informatiques. La situation est intéressante du point de vue linguistique, dans la mesure où on a affaire à un groupe qui a pour objectif d'explicitement intersubjectivement le langage qu'il utilise, afin de construire un lexique partagé, des connaissances spatiales et formelles, ainsi que des descriptions de référents spatiaux particuliers.

Nous nous arrêtons sur deux extraits, où les participants sont confrontés à des divergences concernant le sens et l'emploi des lexèmes « bergerie », « hangar », « jasse » et « abri », qui émergent au fil de l'interaction. Nous serons attentive aux pratiques par lesquelles ces problèmes sont formulés et des solutions sont recherchées, et nous montrerons qu'elles mobilisent des ressources non seulement linguistiques mais aussi, de manière cruciale, multimodales.

Voici le premier extrait – transcrit de manière à rendre disponibles les détails nécessaires pour l'analyse, selon des conventions spécifiques (voir la fin de ce chapitre) :

(1) (agro1 - 33,26)

((VIV vient de souligner l'importance de la bergerie dans l'exploitation agricole qui est représentée par le chorème placé au milieu de la table, CI. À côté de CI se trouve une autre représentation de la même exploitation qui rend compte du rythme des saisons, C2. LAU vient d'ouvrir le dossier qui contient un autre chorème, C3, décrivant le domaine de carrière. Les participants pointent successivement vers l'une ou l'autre de ces représentations, par un geste que nous notons par "p(C3)", signifiant pointe sur C3))

```

1 LAU *h parce que là aussi y a une bergerie/
2 *p(C3)-->
3 VIV (1.3)
4 *h c'est pas vraiment +une bergerie\# ça c'est en* fait#
+ .....+p(C3) à distance-->
#im 1
[°(c'est quoi/ah)°*
----->*
5 VIV &c'est un hangar/+ et ils l'utilisent
----->+ .....+
6 en *ber[gerie/ et .....+
* [et* et là i.# *t'as dit qu'c'était un hangar* aussi\=#
+ .....*p(C1) à distance, .....+
#im 2
=non\ +ça c'était+ une# jasse/* mais qu'il a aménagée* en:*
+ .....+p(C1) -->
#im 3
9 la .....+ .....*(p)C2-----* .....+
10 LAU . en [bergerie\
[*mais y a écrit hangar/* là*
+ .....*p(C2)-----* .....+
11 *(0.7)*
+ .....+
12 VIV eh *bien +c'est faux\+
----->+ .....+
la *ferme le dossier contenant Carrière-->
13 VIV ((biffe qqch sur C2))
14 LAU +((petit *rire))
----->*
+revient s/ CI et ppp->
15 BER *et là c'est marqué*+ abri\.*
+ .....+p(C1) (légende de CI).
#im 4
----->+ .....+
16 LAU *h hh*+ hhh
+ .....+
+ .....+p(C1)-->
17 VIV là c'est là c'est/ c'est un vrai . eh: un un vrai: un
vrai [abri pour les brebis/ . [ou elles peuvent euh:
18 IAU [d'accord
rester dormir/
20 VIV (1.1)+
----->+
21

```

22 VIV +alors que le: che::z
+p(C3)-->
23 LAU carrière/ [c'est un hangar/
24 VIV [chez carrière+
+----->+],+
25 VIV +c'est en fait . +un/ hangar/ qu'il utilise . pour
+p(C1)-+-----+,, ,gesticule en l'air avec crayon-->
26 mettre ses brebis quand même euh: à l'au+omme\
----->+
27 BER mh
28 LAU ah:: ((se met à écrire))

Viviane vient de mentionner la bergerie de l'exploitation représentée dans le chorème placé au milieu de la table, C1, qu'elle est en train de décrire en maintenant son stylo pointé sur lui¹. Ligne 1, Laurence, renvoie, en pointant vers elle, à une autre bergerie, dans une autre exploitation, figurant sur un autre chorème, C3. Elle déplace ainsi l'attention et le geste de Viviane, qui se met aussi à pointer vers lui, vers un autre objet ; par là elle procède à une comparaison entre deux points, également nommés « bergerie » sur les deux cartes. Après une pause relativement longue qui manifeste le caractère non préférentiel du désaccord à venir², Viviane traite ce rapprochement en introduisant une distinction entre « bergerie » et « hangar ». Ce dernier terme est immédiatement repris par Laurence en repointant vers C1 (« et là t'as dit que c'était un hangar aussi » 7). Contrairement à la ligne 3, la réponse négative de Viviane est cette fois immédiate (8), tout en adoptant un format similaire à la précédente, introduisant un nouveau terme, « jasse ». Laurence reprend toutefois son objection, à nouveau en chevauchement (9-10) ; son pointage opère un nouveau déplacement, cette fois vers une autre représentation de cette même exploitation, C2, où un point est signalé comme étant un « hangar » (10) (à noter que la reformulation de l'objection se renforce en passant de « t'as dit » 7 à « y a écrit » 10). Donc si Viviane identifie un lieu sur C1 comme étant une « bergerie » à l'exclusion d'un « hangar », Laurence annule cette distinction en montrant que ce même point a précisément été identifié sur C2 comme un « hangar ». Après une nouvelle pause (11, voir 2), Viviane résout le problème en déclarant « faux » le chorème C2 (12) et en le corrigeant (13). Laurence accueille cette réponse et ce geste par un petit rire (14).

La séquence n'est pas close pour autant, puisqu'un deuxième informaticien, Bernard, pointe sur la légende de C1 qui fournit un troisième terme, « abri » (15). Il le fait par le même geste et le même démarrage de tour que Laurence ligne 7 - s'alignant avec elle non seulement argumentativement mais aussi formellement et

1. Pour une analyse de l'organisation systématique de cette pratique de pointage voir Mondada (2004 b).

2. Pour une discussion de la notion de préférence, voir Schegloff (1988).

gestuellement. Le format de tour adopté par Laurence pour problématiser l'emploi d'un lexème devient ainsi un procédé pouvant être repris par d'autres participants pour contribuer à cette mise en question de la carte et de sa consistance. Laurence accueille la remarque de Bernard par un nouveau petit rire (16) qui exhibe le caractère non sérieux de cette prolifération terminologique. En revanche, Viviane reprend « abri » pour en souligner le caractère adéquat et prototypique (« un vrai abri » 17-18).

Après une pause pendant laquelle les autres participants ne manifestent ni accords ni objections, Viviane prolonge cet échange par un retour contrasté (« alors que » 22) sur C3 pointé par Laurence au début de la séquence. De manière intéressante, Laurence énonce collaborativement ce dernier tour (23), en interprétant la longue hésitation de Viviane (à la fin de 22) comme une recherche de mot et en terminant à sa place l'énoncé qu'elle avait commencé – utilisant le terme de « hangar ». Les participants semblent ainsi atteindre un accord sur les différents termes et leurs usages – ultérieurement marqué par le « mh » de Bernard (27) et le « ah : : » (26) de Laurence, ainsi que par le fait que celle-ci se met ensuite à écrire – une manière de reconnaître et de fixer le résultat de la discussion.

Cette discussion fait ainsi intervenir plusieurs dimensions multimodales, indispensables pour comprendre les variations sémantiques en jeu :

- déclenchée par un référent particulier, la discussion en fait ensuite intervenir plusieurs autres, dans une comparaison des critères de dénomination d'objets différents ;
- ces déplacements sont assurés par des gestes vers des documents différents mais aussi vers des zones différentes du même document, permettant de thématiser les liens entre représentations cartographiques alternatives du même objet, ainsi qu'entre le signe iconique sur la carte et son équivalent verbal dans la légende.
- ces gestes sont liés à une alternance des tours marquée non seulement par des temporalités variables, avec des pauses et des chevauchements, mais aussi par des procédés récurifs d'objection et d'argumentation.

Ces déplacements produisent la non-congruence des différentes représentations.

En outre, au niveau discursif,

- on a un déplacement d'une première activité – décrire une exploitation agricole particulière – vers une seconde – définir les descripteurs utilisés ainsi que d'autres descripteurs possibles en les distinguant entre eux ;

— ces distinctions prennent une forme particulière : elles font succéder à la sélection d'un lexème (« bergerie », « hangar », « jasse ») un énoncé descriptif qui recycle le lexème concurrent à peine évoqué et nié : « c'est un hangar/ et ils l'utilisent en bergerie/ » (5-6) ; « c'était une jasse/ mais qu'il a aménagée en : en bergerie » (8-9). En outre, ces descriptions montrent à l'œuvre des processus d'évaluation du caractère plus ou moins typique des lexèmes mobilisés (« c'est pas vraiment une bergerie\ » 3 ; « c'est un vrai. eh : un un vrai : un vrai abri » 17-18).

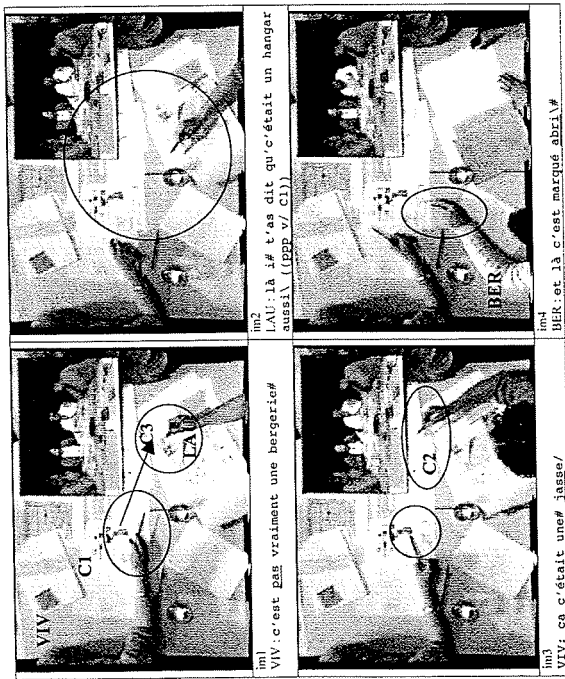


Figure 2.1.

— des procédés interactionnels récurrents sont mis en œuvre par le même participant (les interventions en chevauchement de Laurence) ou par un autre (la reprise par Bernard du format de question commençant par « et ») et associé à un pointage inauguré par Laurence).

— au fil de la discussion, les définitions se transforment elles aussi, en incorporant de nouvelles objections, la mention d'autres usages, l'enrichissement du paradigme des termes disponibles.

Ces mouvements ne laissent intacts ni les lexèmes employés, ni leurs propriétés définitoires ni les cartes elles-mêmes.

Ces variations ont lieu à la fois localement, tour par tour, et à plus longue distance, lorsque le même problème se repose 40 minutes plus tard dans la séance :

- (2) (agro1 - 1.08.15)
 (objets sur la table: CI au milieu, que VIV est en train de redessiner sur une autre feuille, Clb; cahier de notes de terrain de PAL qu'il regarde, noté par "reg. notes")
 1 VIV et qu'il ira/ (0.7) sur la partie plu- . plus éloignée/
 2 .h (0.7) que plus tard avec son troupeau: avec son
 3 troupeau d'brebis/ (0.5) .h et par contre
 4 il y va/ euh dès c'moment là/ avec les: h. . lavec les
 5 agnelles/ mais parc'qu'y a la bergerie/ et +qu'les qu'les
 6 agnelles/ euh seront sur un (0.5) sur cette euh sur
 7 cette partie là/ à proximité +
 8 d'la: (0.9) [d'la bergerie]
 9 PAL [qu'il appelle]euh . qu'il appelle lei: grand parc/
 10 (0.6)l(1.5)
 11 PAL lreg. ses notes-->
 le grand parc avec le hangar\ alors l'pour° . .h poulr
 12 préciser/* [l. xex- l
 lse baisse et ppp ses notes!
 * [qui-*là/ là/
 *.....*p(CI)-->
 13 LAU .houais
 14 PAL ouais*
 15 VIV -->
 16 PAL l*et il* dit/# c'est'un hanlgar qu'on avait au
 lp(ses notes)-----l
 #im5
 im
 la
 17 *.....*
 village/ on l'a démonté/ (0.5) et
 18 onl l'a installé là-lbas\ l(0.7) à deux kilomètres=
 lp(inotes)---l
 l.....lp(CIb)-----l
 19 LAU =donc lui il appelle ça un hangar/
 20 PAL il appelle ça un hangar\ parc'qu'effectivement c'était un
 21 hangar/ [. au village/ [ils l'ont démonté/ .h ils
 22 LAU [mh
 23 PAL ont probablement construit une deuxième bergerie/ <pac'que
 lreg. ses notes-->
 24 j'vois qu'y a deux- deux bergerilles °en même
 temps\°° [.hhh au village/&
 25 [mh
 26 LAU & . côte à côte ((plus bas, rapide))> .hh et donc on a
 27 PAL probablement\ y avait/ une bergerie et un hangar/ on démonte
 28 le hangar/ l'puit on l'installe là-bas à la place de la
 29 lgeste en l'air à sa g loin du corpsl
 30 jasse qui était peut-être trop (voite)/ ou qui s'est cassée
 31 la gueule/ ou qui n'est pas: qui n'est pas: convenable/
 32 .h enfin qui convient pas/ .h et donc effectivement il parle
 33 de hangar/ . puisque c'est bien.h au départ un hangar/ . .h
 34 et c'est probablement euh: .h si on allait l'voir/ on dirait
 35 ah ben tiens y a une bergerie\
 36 LAU (1.2)
 37 mh
 38 VIV mh

Viviane revient sur l'exploitation du début du premier extrait. Sa description, centrée sur le point de vue de l'agriculteur, recourt au terme de « bergerie » (8), utilisé de la même manière que dans le premier extrait.

A ce moment-là, Pierre-Alain complète collaborativement son énoncé en chevauchement, en ajoutant une relative qui introduit néanmoins une autre catégorie, « le grand parc avec le hangar » (9, 11), attribuée explicitement au discours de l'agriculteur (« qu'il appelle » 9).

Ce discours rapporté est renforcé par le fait que Pierre-Alain consulte visiblement ses notes de terrain où cette parole est inscrite.

La mention du « hangar » est traitée comme demandant davantage d'explications par deux participants : par Pierre-Alain lui-même qui annonce et projette un développement (11-12), en regardant Laurence, la sélectionnant ainsi comme sa destinataire privilégiée ; par Laurence qui pose une question sur la localisation du référent concerné (13), s'assurant qu'il s'agit bien de ce que Viviane a appelé la « bergerie » (5).

L'explication de Pierre-Alain cite à nouveau l'agriculteur, par un verbe introducteur de discours rapporté (« il dit » 16) et par un nouveau regard sur ses notes (16), prenant la forme d'un récit (qui a pour sujet « on ») des transformations et du déplacement du « hangar ».

Ce récit est suivi d'une mise en évidence par Laurence de l'énonciateur utilisant ce lexème (« donc lui il appelle ça un hangar/ » 19) - la dislocation manifestant un contraste possible avec d'autres voix.

Cela déclenche une seconde formulation du récit, pris en charge cette fois par Pierre-Alain lui-même (passage au sujet « ils ») ; modalisations : « effectivement » 20, « probablement » 23, 28, 34), puis une troisième version (28sv) qui met en relation le « hangar », la « jasse » dont il prend la place (30) et la « bergerie », qui correspond à ce qu'est devenu le hangar si on le considère indépendamment de son histoire (34-35).

Ces récits affirment la pertinence du lexème « hangar », tout en permettant aux trois lexèmes de coexister de manière cohérente.

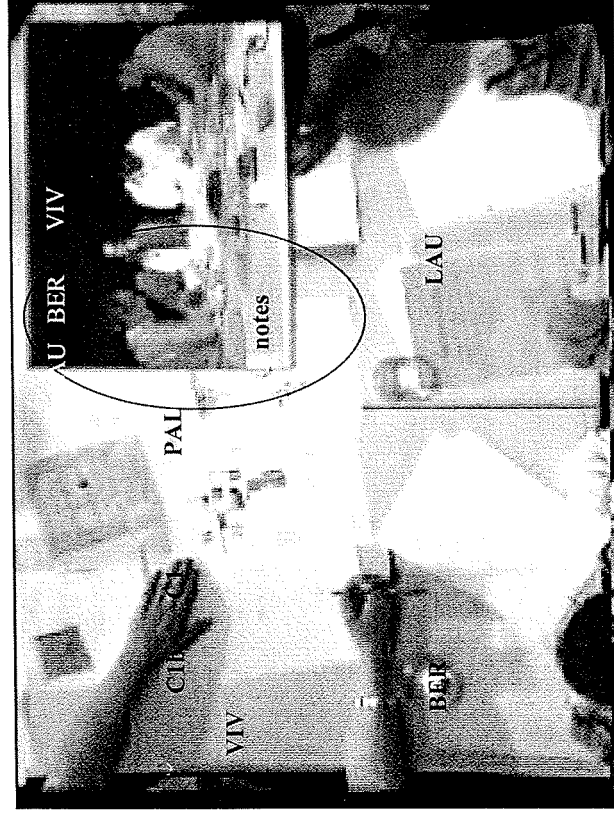


Figure 2.2.

Si on compare les deux extraits, on remarque qu'il n'y a pas dans l'extrait 2, contrairement à ce qui se passait dans l'extrait 1, de comparaison avec d'autres exploitations, mais l'affirmation de différents points de vue venant du terrain. Alors que dans le premier extrait cette mise en relation produisait un savoir typologique, paradigmatique, dans ce second extrait le savoir prend une forme narrative - moins liée à la carte qu'au texte des notes de terrain, moins liée à la distribution spatiale qu'à l'histoire des référents mentionnés. Dans les deux extraits on a aussi un recours à des visualisations différentes : Pierre-Alain regarde ses notes de terrain, où est consigné le discours de l'agriculteur ; Viviane opère un va-et-vient entre le chorème et son double qu'elle redessine ; Laurence pointe vers le premier, alors que Pierre-Alain pointe vers le second, puis vers un espace abstrait, en l'air - chacun localisant ainsi le « hangar » dans des matérialités spatiales différentes. Le chorème et les notes de terrain sont des objets où se distribue la connaissance des participants, dotés d'autorités, d'accessibilités (en tant que documents privés ou publiquement déployés) et de formes différentes qui ont un effet configurant sur les objets de connaissance lexicale et géographique produits.

On peut donc dire qu'on a ici affaire à une *sémantique multimodale en interaction*³ : le sens est élaboré dans l'interaction, déclenché par une question (extr.1) ou un ajout (extr. 2) fournis par un locuteur autre que celui qui a la parole et qui a introduit le terme de départ (« bergerie », dans les deux cas, est introduit par Viviane qui ne le traite pas comme problématique). Il est élaboré grâce au pointage vers des objets différents, qui supportent chacun une configuration différente du terme : la différenciation sémantique est ainsi accomplie autant par des ressources linguistiques que gestuelles et matérielles.

2.2.3. La constitution du corpus et le principe de disponibilité

L'analyse que nous venons de faire dépend de manière importante de l'enregistrement vidéo – nécessaire non seulement pour comprendre les gestes référentiels des participants mais plus radicalement l'organisation de leur activité, de leur temporalité, de leur dimension interactionnelle.

Les limites et possibilités d'exploitation du corpus par l'analyse dépendent de ce que nous appelons le *principe de disponibilité* (Mondada, 2003). Selon ce principe, l'analyse n'est possible que si le corpus – et nous entendons par là autant l'enregistrement, ou *donnée primaire*, que la transcription, ou *donnée secondaire* – est conçu de manière à rendre disponibles les détails pertinents pour l'organisation de l'action décrite, que ce soit par des prises de vue et de son adéquates ou par une transcription détaillée correspondante. Ce principe invite à s'interroger sur l'observabilité des phénomènes, telle qu'elle est définie, avant que par l'analyste, par les participants eux-mêmes, puisque les détails pertinents sont exploités par eux d'abord pour organiser et se rendre mutuellement reconnaissables leurs conduites.

Ces observables de l'analyse sont constitués au fil des différentes pratiques de constitution du corpus, faisant de celui-ci le résultat d'un long processus de « fabrication » (Mondada, 1998) plus que le résultat d'un simple « recueil » de « données » dont on fait souvent comme si elles étaient déjà là, offertes au chercheur qui veut bien s'en saisir (d'où les métaphores de l'« enregistrement » ou de la « captation »).

3. Nous avons aussi parlé de « sémantique praxéologique » en référence à un univers de sens qui se constitue dans l'action située et qui s'enrichit dans le temps de cette action. Voir pour d'autres analyses Mondada (2004a, à paraître c)

Dans ce sens, si l'on reprend les extraits 1 et 2, on constate que plusieurs choix techniques ont produit une disponibilité spécifique des phénomènes qu'elles permettent de documenter et donc d'analyser. Tout d'abord, lors de l'enregistrement, *deux prises de vue* ont été effectuées. La première est une vue perspective, permettant de voir la totalité des participants attablés : c'est elle qui rend disponibles les regards entre eux, ainsi que le fait que Pierre-Alain se penche à un moment donné sur ses notes. La seconde est une vue verticale, permettant d'observer les gestes des participants sur les documents : c'est cette vue qui rend disponible l'articulation entre les gestes et les documents, les pointages et leurs cibles, ainsi que les trajectoires temporelles et spatiales de ces mouvements. Sans cette seconde vue, la démultiplication des lexèmes et des sens référant à différents objets matériels aurait été difficilement analysable ; sans la première, l'orientation vers les notes de terrain comme lieu de conservation et de garantie de la parole citée de l'agriculteur n'aurait pas été observable.

Ensuite, l'enregistrement est rendu accessible par les pratiques de *transcription* qui, comme on le sait au moins depuis Ochs (1979), portent en elles tout aussi bien des enjeux techniques que théoriques (Blanche-Benveniste et Jeanjean, 1987 ; Mondada, 2000, à paraître a). Les transcriptions de l'analyse conversationnelle et de la linguistique interactionnelle se caractérisent par une attention privilégiée envers la temporalité de l'action : elles notent pour cela de manière détaillée la succession et la synchronisation des événements langagiers et multimodaux. La parole se déroule dans le temps et cela a des effets fondamentaux sur l'organisation localement émergente du tour qui s'ajuste aux contingences de l'action et du contexte : il est donc important de rendre compte, dès la transcription, des relations permettant de situer temporellement les détails pertinents de l'interaction. Cela est vrai des pauses, des allongements vocaliques, des hésitations, des chevauchements ; cela est vrai aussi des divers gestes rapportés à la parole, synchronisés avec elle et l'exploitant comme une sorte de métrique endogène. C'est pourquoi les conventions de transcription adoptées repèrent soigneusement les gestes par rapport à la parole qui leur est simultanée et par rapport à leur trajectoire spécifique (décrite dans le début de son déploiement, son maintien et sa conclusion ou retrait). Ces indications rendent disponible l'articulation fine entre temporalité des gestes et temporalité de la parole. Inversement, ne pas se doter d'un dispositif adéquat pour enregistrer certains détails, ou les ignorer durant la transcription les rend à jamais indisponibles pour l'analyse. Cela vaut aussi pour des considérations techniques telles que le choix du type de compression des enregistrements, responsable de la qualité des données, ou

bien le choix des formats informatiques des transcriptions, supportant ou non certaines requêtes automatiques.

Ces considérations montrent l'importance *théorique* des processus de constitution du corpus – souvent traités comme un simple problème technique ou d'accessibilité des données. Cela montre aussi l'importance fondamentale de travailler sur les données primaires, l'impossibilité de se limiter aux transcriptions, surtout faites par d'autres, et le caractère nécessairement évolutif des transcriptions⁴.

2.3. La dimension systématique de procédés interactionnels

Dans ce qui précède, nous avons insisté sur l'importance de la prise en compte de la temporalité propre au flux de la parole en interaction, ainsi que de son caractère incarné, dans une analyse qui s'est penchée surtout sur les spécificités d'un échange, tout en indiquant que des formats ou des procédés y étaient récursivement exploités. Dans ce qui suit, nous allons approfondir l'aspect systématique qu'il est possible de dégager de l'organisation des interactions, tout en respectant leur caractère situé.

2.3.1. L'organisation de l'interaction comme un accomplissement méthodique

La linguistique interactionnelle est un courant récent (voir Ochs, Schegloff et Thompson, 1996 ; Auer, Couper-Kuhlen et Müller, 1999 ; Couper-Kuhlen & Selting, 2001 ; Ford, Fox et Thompson, 2002), inspiré de l'analyse conversationnelle dont elle reprend la « mentalité analytique » particulière. Celle-ci focalise son attention sur l'analyse des pratiques des participants à l'interaction, dans un intérêt hérité de l'ethnométhodologie fondée par Garfinkel (1967), dont est issue l'analyse conversationnelle à la fin des années 1960, grâce au travail pionnier de Sacks (1992).

4. Ces caractéristiques relativisent l'intérêt de banque de données consultables uniquement sous forme de transcriptions standardisées. Les exigences qui en découlent sont prises en considération par la nouvelle génération de bases de données, qui prévoient la mise à disposition des chercheurs de corpus de données enregistrées alignées avec une ou plusieurs transcriptions, avec la possibilité de choisir et de basculer entre plusieurs conventions et la possibilité d'enrichir le corpus par de nouvelles versions transcrites. C'est ce que prévoit par exemple la base de données CLAPI (Corpus de Langue Parlée en Interaction) actuellement développée au laboratoire ICAR (CNRS, Univ. Lyon 2, ENS LSH) à Lyon.

Le terme même d'ethnométhodologie désigne les « méthodes » par lesquelles les membres d'une société (d'où le préfixe « ethno ») accomplissent le caractère ordonné et intelligible des activités sociales dans lesquelles ils sont engagés. Les *méthodes* sont donc les procédures par lesquelles ils soutiennent, défendent et ajustent leurs points de vue et l'organisation de leur conduite, de sorte à ce qu'elle soit rendue reconnaissable pour leurs partenaires. Ce sont donc les méthodes qui confèrent à l'action son caractère sensé – *accountable*, terme ethnométhodologique que l'on peut traduire par « descriptible », « rapportable », « explicable » (Garfinkel, 1967, VII).

Si l'ethnométhodologie a attiré l'attention sur les pratiques et les méthodes qui les soutiennent, l'analyse conversationnelle initiée par Sacks (voir ses cours publiés en 1992) s'est penchée plus spécifiquement sur les pratiques langagières. Harvey Sacks est sans doute un des premiers à avoir utilisé les possibilités techniques de l'enregistrement pour une investigation systématique des détails constitutifs de l'ordre social autant que de l'ordre linguistique. Reprenant le raisonnement ethnométhodologique, il se demande ainsi comment les membres d'une société identifient des activités comme relevant d'un certain type et d'un certain contexte ; quelles méthodes ils utilisent pour les reconnaître et pour les organiser de sorte qu'elles soient reconnaissables comme telles, comment ils coordonnent les détails de la parole-en-interaction de manière systématique tout en répondant aux contingences de l'action située. Ce programme de travail a été poursuivi, après la mort prématurée de Sacks, dans plusieurs directions : d'une part en explorant la dimension contextuelle située de ces activités dans leur spécificité (dans des interactions professionnelles et institutionnelles, voir Drew et Heritage, 1992) ; d'autre part dans l'exploration systématique de l'organisation séquentielle de la parole-en-interaction (Schegloff, 1967, 1996a, 2002) ; en tenant compte, outre la parole, de l'organisation des mouvements corporels et des regards (Goodwin, 1981, 2000).

La contribution de ces réflexions à la linguistique consiste à penser l'usage configurant des ressources langagières, c'est-à-dire à considérer que la grammaire est un ensemble émergent et flexible de formes et de procédés qui exploitent, en les configurant réflexivement, les opportunités et les contingences de la dynamique interactionnelle, en étant aussi bien structurant *pour* que structuré *par* elle. Cette élaboration, stabilisation, transformation des ressources langagières se fait dans le temps de l'action : de ce point de vue on pourra parler d'une *double émergence* :

- émergence d'abord dans le déroulement pas à pas, mot à mot, geste par geste du tour de parole, dont le formatage est lui aussi à la fois systématique (Sacks,

Schegloff et Jefferson, 1974 ; Schegloff, 1996b) et soumis aux contingences de la temporalité de l'énonciation et de l'interaction, auxquelles il s'ajuste et qu'il incorpore comme ressources structurantes.

— émergence ensuite dans le fait que les ressources langagières ne sont pas simplement préexistantes à l'usage du langage, prêtes à être actualisées telles quelles, mais sont configurées dans et par leur usage même : on peut faire l'hypothèse que, dans leurs ajustements répétés à des propriétés systématiques des activités interactionnelles, les ressources se modifient, prennent d'autres formes ou d'autres sens (pour des exemples voir Günthner, 1999 ; Gohl & Günthner, 1999).

La notion de séquentialité est fondamentale dans ce contexte. La parole-en-interaction se déploie dans le temps et séquentiellement : chaque aspect détaillé de l'interaction émergente dans le temps configure un nouvel arrangement — une nouvelle *Gestalt* — qui projette vers la suite une série de contraintes — posant et répondant à la question « *what's next?* » (Schegloff et Sacks, 1973). Cette projection vers l'avant — *prospective* — repose notamment sur les attentes normatives soulevées par tel ou tel élément et sur la manière dont l'élément subséquent exhibe sa « dépendance conditionnelle » par rapport au précédent. Mais la séquentialité implique aussi un mouvement *rétrospectif*, puisque chaque nouveau tour exprime une interprétation à toutes fins pratiques des contraintes et du sens donné au tour précédent : c'est ainsi que l'on peut démontrer les orientations des participants et les traiter comme étant inscrites et rendues publiques dans le formatage des tours.

2.3.2. Dimension systématique et formes de quantification

Ce raisonnement s'incarne tout particulièrement dans la *double* affirmation de la dimension indexicale, contingente, située de l'action (voir Garfinkel et Sacks, 1970) d'un côté et de sa dimension systématique, intelligible, méthodique (voir Sacks, Schegloff et Jefferson, 1974) de l'autre. Les membres sont notamment engagés dans l'organisation mutuellement reconnaissable de leur conduite, qui en assure le sens publiquement déployé grâce à sa dimension ordonnée, méthodique, systématique ; cet ordre néanmoins n'est ni abstrait ni général, il n'est pas valable parce que décontextualisé ; au contraire, c'est un ordre incarné, qui épouse les contingences de l'action et du contexte — sans quoi il ne serait ni reconnaissable ni efficace en situation (Mondada, 2004a, 2004b, à paraître b).

Ces procédés systématiques se définissent par deux dimensions majeures : des *positions séquentielles* particulières au sein de l'activité et au sein du déroulement

des tours, et des *agencements de formes* exploitant — et (re)configurant en retour — des ressources multimodales, linguistiques (prosodiques, syntaxiques, pragmatiques) et visuelles (gestuelles, spatiales, matérielles). Les deux produisent des dispositifs à la fois permanents dans le temps et sensibles aux contingences locales. Le caractère *systématique* de ces procédés (ou « méthodes ») est ce qui permet aux participants d'abord d'en reconnaître la permanence, la répétibilité et l'efficacité dans la durée en y contribuant, aux analystes ensuite d'en documenter les caractéristiques séquentielles récurrentes ainsi que leurs transformations — qui est une manière de proposer un mode de généralisation des observations.

Nous allons donc expliciter dans ce qui suit la manière dont l'analyse conversationnelle a pensé la généralisation voire la quantification de l'étude de phénomènes séquentiels ; nous allons en tirer ensuite quelques conséquences pour l'étude systématique de phénomènes linguistiques dans l'interaction.

2.3.2.1. Une première enquête systématique : les ouvertures des conversations (Schegloff, 1967)

La première analyse de grand corpus en analyse conversationnelle date du début de son histoire, avec la thèse de Schegloff (1967, voir Schegloff, 2002), portant sur les 5 premières secondes d'un corpus de 500 conversations téléphoniques.

L'analyse constate que les débuts de conversations téléphoniques sont régulièrement organisés en prenant la forme d'une série de paires adjacentes qui structurent progressivement l'ouverture de la nouvelle activité, définissent son cadre et permettent ensuite de la démarrer et d'y introduire le premier thème qui est souvent la raison de l'appel.

Afin de rendre compte de cette organisation récurrente et systématique établie dès les premiers mots de l'échange, Schegloff réfléchit à la forme que prend l'alternance des locuteurs au tout début de l'interaction. Il formule ainsi une première règle de distribution, pour les premiers énoncés de la conversation téléphonique : « *the answerer speaks first* » (2002, 328). Ceci montre que pour le début de la conversation, la catégorisation pertinente des locuteurs relève de catégories liées à l'interaction (comme « appelant » vs « appelé ») plutôt que de catégories sociales qui la transcendent (comme « prof », « chef », « catholique », « marseillais », etc.). Cette règle distributionnelle fonctionne aussi quand l'appelant et l'appelé parlent simultanément, l'appelant se retirant alors systématiquement pour laisser le tour à l'appelé.

Cette règle rend compte de 499 débuts de conversation du corpus, soit presque de la totalité, à un cas près. La question qui se pose est donc comment traiter ce cas *déviant* :

(3) deviant case (Schegloff, 2002, 329)

Police P makes call ; receiver is lifted, and there is a one second pause :

(1.0)

P : hello

O : American Red Cross

P : hello, this is police headquarters.

Plutôt que de le considérer comme marginal parce que quantitativement minoritaire, Schegloff exploite le cas déviant pour revoir la formulation initiale du problème. Il ne se demande alors plus *qui parle en premier*, mais *comment est initiée une conversation* – en cherchant une formulation plus générale du problème qui puisse à la fois intégrer les cas où l'appelé parle en premier et le cas déviant. Dans la deuxième description ainsi fournie, il se focalise sur un problème vers lequel s'orientent les participants au début de toute interaction, celui de la disponibilité du copartenaire. Avant de se lancer dans l'activité, le premier locuteur analyse le contexte afin de vérifier si le futur récipiendaire est disponible (2002, 333). Lorsqu'il a des raisons de traiter cette disponibilité comme problématique, il peut recourir, pour l'établir, à une paire adjacente particulière, la paire *summons/answer*. Dans le cas des conversations téléphoniques, la première partie de la paire est assurée par la sonnerie, qui fonctionne comme l'émanation du premier locuteur, la seconde étant constituée de la réponse. Cette analyse traite ainsi le *premier* énoncé de la conversation comme étant en fait un *deuxième* tour, répondant à *summons*. Si ce second tour est absent, alors le premier locuteur peut répéter le *summons*, par exemple sous la forme de « *hello* » comme dans le cas déviant, où le combiné est soulevé sans que la personne au bout du fil dise rien.

La paire adjacente *summons/answer* permet de reformuler l'analyse de manière à rendre compte des 499 cas *et* du cas déviant. Elle permet aussi à Schegloff de montrer en quoi l'entrée coordonnée dans une interaction repose sur un travail collectif doté d'une organisation séquentielle systématique.

2.3.2.2. La notion de collection

Cette analyse *princeps* montre comment la généralisation de l'analyse séquentielle peut être envisagée. En particulier, le caractère systématique des observations effectuées ne repose *pas* sur la quantification d'une forme langagière

dans un corpus mais sur une analyse séquentielle préalable, permettant de constituer des *collections* de phénomènes, définis d'abord par des positionnements séquentiels.

Ainsi, bien qu'il soit tentant de penser que certains items lexicaux sont spécialisés dans l'accomplissement de certaines actions conversationnelles – comme « *hello* » semble l'être pour l'action de saluer ou « *uh* » pour l'initiation de réparations au tour suivant – cela n'est généralement pas le cas (Schegloff, 1997, 506), rendant vaine la recherche d'occurrences d'une forme isolée. C'est pourquoi une *collection* est constituée d'arrangements séquentiels spécifiques avant que de formes similaires.

2.3.2.3. Limites et possibilités de la quantification

La constitution de collections et la démonstration de conduites systématiques des participants constituent une forme de généralisation de l'analyse conversationnelle. Elle peut être considérée comme une base à partir de laquelle est pensable une analyse quantitative ainsi que la formulation de requêtes automatisées. Néanmoins, Schegloff (1993) est très prudent à ce propos, en insistant sur l'importance préalable du dégagement des collections par une analyse qualitative rigoureuse, condition pour une éventuelle approche quantitative. Tout en ne la refusant pas, il met en garde contre les artefacts que cette dernière peut générer, en soulignant en particulier trois problèmes fondamentaux :

– l'identification d'un *dénominateur commun*, défini comme les « *environments of possible relevant occurrence* » (1993, 103). Ainsi par exemple Schegloff critique la démarche consistant à compter le nombre de rires « à la minute » dans une interaction : le rire est un phénomène typiquement réactif, répondant à un tour ou un événement précédent, dont le placement est pertinent à certains moments séquentiels et non à d'autres. Le décompte « par minute » n'est pas pertinent analytiquement pour le rire, parce que ce n'est pas un critère qui intervient dans l'organisation de la conduite du rire dans l'interaction. Une analyse qualitative préalable a donc pour objectif de préciser les environnements auxquels il est pertinent de rire, ainsi que les actions accomplies par le rire dans ces positions (voir Glenn, 2003 pour une analyse systématique).

– la définition d'un *numérateur*, ou de la série d'items comptant comme des occurrences du phénomène, en tenant compte de leurs environnements séquentiels caractéristiques. Le problème est ici de circonscrire la classe des occurrences visées. Par exemple, la notion de « *backchannel* » très fréquemment utilisée dans la littérature, définit une classe comportant des phénomènes hétérogènes, qui ont des

distributions séquentielles très différentes, voire complémentaires, comme les continuateurs (*continuers*, Schegloff, 1982) et les évaluateurs (*assessments*, Goodwin, 1986) – qui ne peuvent donc être comptés ensemble. Les continuateurs – voire les « *backchannels* » – ont souvent été comptés dans la littérature pour évaluer le degré d'engagement, d'intérêt, de sociabilité des coparticipants à une activité : le problème est que, selon leur positionnement séquentiel, ils peuvent manifester une attention ou une inattention – reposant ainsi un problème de dénominateur.

– la définition d'un *domaine* d'activité, organisationnellement pertinent pour le phénomène décrit. En particulier, on sait que les mécanismes du *turn-taking* ne sont pas organisés de la même manière dans des activités aussi différentes que la conversation ordinaire, l'entretien télévisé, la classe ou la réunion. Cette remarque dépasse un intérêt typologique pour les genres interactionnels, et y associe la prise en compte de l'orientation des locuteurs vers les modes d'organisation pertinents de l'activité dans laquelle ils sont engagés. Par exemple, les réactions après une question prennent des formes très différentes dans la conversation ordinaire, où les questions sont souvent construites de manière à projeter des réponses préférentielles, et dans les entretiens, où les questions sont construites de manière à se présenter comme « neutres » ou « non biaisées » et par conséquent permettent des enchaînements très différents (voir Clayman et Heritage, 2002). La définition du domaine est étroitement liée à sa catégorisation, par les participants eux-mêmes avant que par l'analyste.

Ces mises en garde critiques ont le mérite d'illustrer clairement, même si de manière négative, les exigences de l'analyse séquentielle.

La démarche consistant à construire des collections et à systématiser grâce à elles des observations sur des corpus différents constitue la réponse positive de cette analyse. Dans ce qui suit, nous allons donner des exemples de la manière de procéder qui en découle.

2.4. L'analyse de collections en linguistique interactionnelle

2.4.1. Façons de faire : enquêtes sur les formes et enquêtes sur les procédés

Schegloff a joué un rôle majeur dans la constitution d'une méthodologie d'analyse propre à l'analyse conversationnelle. En linguistique interactionnelle elle a donné lieu à deux grands types d'enquêtes, l'une basée sur le repérage de structures syntaxiques ou lexicales dans l'interaction, l'autre sur l'identification de procédés

interactionnels. Bien que ces deux types de démarche convergent dans leur reconnaissance de l'importance des contextes séquentiels, ils constituent deux points de départ, inspirés le premier par une démarche plus classique en linguistique centrée sur les formes et l'autre par une démarche praxéologique plus proche de la « mentalité analytique » de l'analyse conversationnelle, centrée sur les actions.

D'une part, un certain nombre de travaux ont porté sur des formes linguistiques particulières, en montrant a) leur mobilisation non seulement *dans* mais aussi *pour* l'organisation de l'interaction et b) le sens particulier qu'elles prenaient dans leurs exploitations possibles. Ce sont surtout des items lexicaux qui ont été ainsi explorés. Un bel exemple à cet égard est l'étude de « *actually* » publiée par Cliff (1997) dans *Language*, où l'auteur exploite la variété des positions syntaxiques auxquelles peut se trouver cet adverbe pour l'appréhender non dans le cadre de l'énoncé mais dans le cadre de l'unité de construction du tour (UCT), c'est-à-dire par rapport à une unité flexible, qui se déroule dans le temps de l'énonciation et de l'interaction et dont les positions initiale ou finale sont définies moins par rapport à un programme syntaxique que par rapport à une organisation séquentielle, plus ou moins vulnérable aux chevauchements du partenaire conversationnel. Cliff montre ainsi que la valeur d'« *actually* » dépend de sa position au début ou à la fin d'UCT et des activités dans lesquelles il est utilisé (informer, réparer, changer de *topic*).

Si Cliff part d'une forme particulière, elle prend immédiatement en compte son placement au sein de séquences et au sein d'actions ; une façon complémentaire de procéder consiste à étudier des actions et les pratiques qui les réalisent (Schegloff, 1997), c'est-à-dire à étudier des *procédés interactionnels* qui peuvent s'incarner dans des types de séquences (par exemple les réparations, *repairs*, Schegloff, Sacks et Jefferson, 1977 ; Schegloff, 1997 ; Drew, 1997) ou dans des environnements séquentiels particuliers (par exemple les *pro-faced responses*, ou réponses sérieuses à des provocations, étudiées par Drew, 1987 ; les *confirming allusions* étudiées par Schegloff, 1996a).

Ce type d'analyse s'est récemment focalisé surtout sur les pratiques de construction du tour dans la temporalité de son déploiement – sur ce que Lerner et Takagi (Lerner et Takagi, 1999) appellent des « pratiques grammaticales » de formatage des unités du tour.

2.4.2. L'analyse d'une collection de cas : à propos de l'organisation séquentielle des déictiques spatiaux

Afin de mettre en évidence le type de phénomènes recensés dans l'approche des collections, se penchant sur différents corpus pour identifier un phénomène commun au-delà de leur diversité, en proposer une description générale des procédés mis en œuvre par les locuteurs, et définir plus précisément l'objet de l'analyse comme « *cluster* » de phénomènes interrogeables systématiquement, nous nous pencherons sur un problème classique en sémantique : la description des déictiques spatiaux « *ici* » et « *là* », que nous approcherons plutôt en termes de pratiques de référence et de pointage par les interactants.

La sémantique de l'espace est un champ extrêmement riche qui a attiré depuis longtemps l'attention des linguistes intéressés par la systématité des ressources grammaticales disponibles dans plusieurs langues (Bloom *et al.*, 1996 ; Borillo, 1998 ; Levison, 1996). Parmi ces ressources, les déictiques ont une place importante, permettant de souligner l'importance du contexte de l'énonciation dans l'établissement de la référence et étant souvent traités pour cela en termes de calculs interprétatifs des locuteurs, rapportant la forme déictique utilisée à une *origo* constituée par les triples coordonnées du « *je-ici-maintenant* ». Même si le contexte et l'*origo* jouent un rôle fondamental dans ces analyses, ils tendent à être invoqués comme un arrière-plan préexistant et stable sur lequel se fonde la référence indexicale. Si on se penche sur les pratiques référentielles dans la parole-en-interaction, il est possible, voire nécessaire, d'adopter une autre perspective, où le contexte est réflexivement configuré par ces pratiques et où l'*origo* elle-même est définie dans l'action des participants, n'étant pas traitée comme allant de soi.

Dès lors la description des pratiques déictiques fait intervenir non seulement les formes linguistiques visées mais, de manière constitutive, d'autres dimensions de l'interaction, verbales et plus généralement multimodales. Nous en donnerons ici un bref aperçu, permettant de montrer comment se déroule l'analyse des collections permettant de (re)définir un phénomène comme un *cluster* de propriétés associées dans des trajectoires d'action.

Voici un premier extrait, tiré d'un corpus de demandes d'itinéraires en ville, où Isabelle arrête une passante, Eva, pour lui demander son chemin.

- (4) (MTP-E11, 33'45")
 1 ISA excusez-moi madame l'église saint-roch s'il vous plaît
 2 EVA saint-roch c'est pas là \ .ça c'est saint-

- 3 an[toi]*ne *montre en pointant-->
 4 ISA -->*le bras tjs levé, change de direction ---->
 eva [ah oui c'est *oui 'on (sait) o
 *commence à avancer---->
 5 EVA alors saint-roch/ * il faut que * vous preniez/ *
 ---->*pointe dev elle*baisse le bras*
 6 *(2)*
 avancent
 7 EVA *la petite rue/ *là*
 *lève le bras *tend le bras*
 8 *(0.5)*
 ISA se met à la hauteur d'EVA
 9 ISA oui:::

A la demande d'Isabelle, Eva pointe immédiatement vers un premier édifice qu'elle différencie de la cible dans un énoncé situé au début du tour (« *saint-roch c'est pas là* » 2). Le repérage de Saint-Roch, cible de la demande, se fait de manière beaucoup plus complexe, dans une reprise de la description dans un format très différent (commençant par « *alors saint-roch/* » 5), qui disloque à gauche la cible et qui retarde l'apparition de sa localisation : Eva commence à se déplacer avant même d'avoir commencé cette nouvelle description et pendant qu'Isabelle ratifie la première (4) ; Eva entraîne dans ce mouvement son interlocutrice, pendant une longue pause (6) qui sépare le noyau verbal (« *il faut que vous preniez* » 5) de l'argument du verbe (« *la petite rue/* » 7). Le déictique n'apparaît qu'ensuite (« *là* » 7), quand le déplacement est terminé et que la synchronisation avec le geste de pointage est rendue possible. Contrairement à la première description (« *c'est par là* » 2) qui avait lieu de manière immédiate, dans un énoncé sans hésitations, la seconde description est organisée de manière à retarder le plus longtemps possible l'occurrence du déictique, afin d'accomplir les conditions du pointage et de son interprétation par l'interlocuteur. De façon générale, dans ce corpus de descriptions d'itinéraires on observe qu'*avant* le démarrage de la description proprement dite, les participants, à l'initiative de la pourvoyeuse d'indications, se disposent dans l'espace de manière adéquate, en recherchant un point de repérage de départ pour la description qui suivra. Ce positionnement des corps dans l'espace prend du temps, occasionne des déplacements et exige un travail de coordination entre les participants. On observe que ces activités corporelles dictent le rythme et la temporalité de la parole, et donc structurent le format incrémental des tours.

On peut se demander dans quelle mesure ces observations, effectuées sur la base d'un corpus de descriptions spatiales en milieu urbain, sont généralisables. Pour cela nous allons considérer des corpus documentant des situations très différentes : le deuxième extrait que nous analyserons est tiré d'un corpus d'enregistrements d'opérations chirurgicales, durant lesquelles le chirurgien en chef opère à l'aide

- Goodwin, C. (1986). Between and within : alternative treatments of continuers and assessments. *Human Studies*, 9, 205-217.
- Goodwin, C. (2000). Action and embodiment within situated human interaction. *Journal of Pragmatics*, 32, 1489-1522.
- Gülich, E. & Mondada, L. Analyse conversationnelle. In G. Holtus, M. Metzeltin & C. Schmitt (Eds.), *Lexikon der romanistischen Linguistik*, Tübingen : Niemeyer, Band I,2, 196-250.
- Günthner, S. (1999). Entwickelt sich der Konzeptionsvektor obwohl zum Diskursmarker ? Grammatikalisierungstendenzen im gesprochenen Deutsch. *Linguistische Berichte*, 180, 409-446.
- Lerner, G. H. & Takagi, T. (1999). On the place of linguistic resources in the organization of talk-in-interaction : a coinvestigation of English and Japanese grammatical practices. *Journal of Pragmatics*, 31, 49-75.
- Levinson, S. (1996). Language and space. *Annual Review of Anthropology*, 25, 353-382.
- Mondada, L. (1998). Technologies et interactions sur le terrain du linguiste. Le travail du chercheur sur le terrain. *Cahiers de l'ILSL*, 10, 39-68.
- Mondada, L. (2000). Les effets théoriques des pratiques de transcription. *Limx*, 42, 131-150.
- Mondada, L. (2001). Pour une linguistique interactionnelle. *Marges Linguistiques* (<http://www.marges-linguistiques.com>), 1(mai).
- Mondada, L. (2003). Observer les activités de la classe dans leur diversité : choix méthodologiques et enjeux théoriques. In J. Perera, L. Nussbaum & M. Milian (Eds.), *L'educacio linguistica en situacions multiculturals i multilingues*, Barcelona : ICE Universitat de Barcelona, 49-70.
- Mondada, L. (2004a). L'exploitation située de ressources langagières et multimodales dans la conception collective d'une exposition. In L. Fillietaz & J.-P. Bronckart (Eds.), *L'analyse des actions et des discours en situation de travail*. Louvain-la-Neuve : Peeters.
- Mondada, L. (2004b) Temporalité, séquentialité et multimodalité au fondement de l'organisation de l'interaction : Le pointage comme pratique de prise du tour. *Cahiers de Linguistique Française*, 26.
- Mondada, L. (2004c). « You see here ? » : voir, pointer, dire. Contribution à une approche interactionnelle de la référence. In A. Auchlin, et al. (Eds.). *Structures et discours. Mélanges offerts à Eddy Roulet*, Québec, Editions Nota Bene.
- Mondada, L. (à paraître a). La pertinenza del dettaglio : registrazione e trascrizione di dati video per la linguistica interazionale. In Y. Bürki & E. de Stefani (Eds.), *Transcriptio*. Bern : Lang.
- Mondada, L. (à paraître b). Organisation de l'ordre interactionnel et organisation de l'ordre institutionnel. *Culture & Médias*, 2.
- Mondada, L. (à paraître c). Visions controversées de la carte : construire le visible par les gestes et la parole en interaction. In C. D'Alessandro, F. Charvolin, V. November & E. Rémy (Eds.). *Savoirs de l'espace en situation de risque et d'incertitude*. Paris : Belin.
- Ochs, E. (1979). *Transcription as theory*. In E. Ochs & B. B. Schieffelin (Eds.), *Developmental Pragmatics* (pp. 43-72). New York : Academic Press.
- Ochs, E., Schegloff, E. A. & Thompson, S. (Eds.). (1996). *Interaction and Grammar*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Sacks, H. (1992). *Lectures on Conversation* [1964-72] (2 Vols.). Oxford : Basil Blackwell.
- Sacks, H., Schegloff, E. A. & Jefferson, G. (1974). A simplest systematics for the organization of turn-taking for conversation. *Language*, 50, 696-735.
- Schegloff, E. A. (1967). *The First Five Seconds : The Order of Conversational Opening*. Unpublished PhD, University of California, Berkeley.
- Schegloff, E. A. (1993). Reflections on quantification in the study of conversation. *Research on Language and Social Interaction*, 26(1), 99-128.
- Schegloff, E. A. (1996a). Confirming allusions. *American J. of Sociology*, 102(1), 161-216.
- Schegloff, E. A. (1996b). Turn organization : One intersection of grammar and interaction. In E. Ochs, E. A. Schegloff & S. A. Thompson (Eds.), *Grammar and Interaction* (pp. 52-133). Cambridge : Cambridge University Press.
- Schegloff, E. A. (1997). Practices and actions : Boundary cases of other-initiated repair. *Discourse Processes*, 23, 499-547.
- Schegloff, E. A. (2002 (1970)). Opening Sequencing. In J. E. Katz & M. Aakhus (Eds.), *Perpetual Contact : Mobile communication, private talk, public performance* (pp. 325-385). Cambridge : Cambridge University Press.
- Schegloff, E. A., & Sacks, H. (1973). Opening up closings. *Semiotica*, 8, 289-327.
- Schegloff, E. A., Jefferson, G. & Sacks, H. (1977). The preference for self-correction in the organization of repair in conversation. *Language*, 53, 361-382.
- Schegloff, E.A. (1982). Discourse as an interactional achievement : some uses of 'uh huh' and other things that come between sentences. In D. Tannen (Ed.),

Analyzing Discourse : Text and Talk. Washington : Georgetown University Press, 71-93.

Seltling, M. & Couper-Kuhlen, E. (2000). Argumente für die Entwicklung einer 'interaktionalen Linguistik'. *Gesprächsforschung. Online-Zeitschrift zur verbalen Interaktion*, 1, 76-95.

Seltling, M., & Couper-Kuhlen, E. (Eds.). (2002). *Studies in Interactional Linguistics*. Amsterdam : Benjamins.

Chapitre 3

Utilisation de corpus pour l'évaluation d'hypothèses linguistiques : étude de *autrement*

3.1. Introduction

Dans cette étude, nous voudrions illustrer l'intérêt de l'utilisation de corpus pour l'analyse du fonctionnement de certaines expressions et pour tester un ensemble d'hypothèses linguistiques destinées à en rendre compte. Le recours aux corpus, outre qu'il permet d'obtenir des informations quantitatives précises sur la fréquence d'apparition d'une forme ou d'une construction, devient en effet essentiel lorsque la problématique sous-tendant les hypothèses explicatives avancées implique la prise en compte du contexte. L'enquête dont nous présentons les résultats porte sur l'adverbe *autrement* et le cadre explicatif mis à l'épreuve est la théorie de la grammaticalisation. Parmi les emplois de *autrement*, nous allons surtout en distinguer deux, l'adverbe de manière et le connecteur d'hypothèse négative, illustrés respectivement sous (1a) et (1b) :

(1a) « Je n'en pouvais plus des classes de 38 élèves. Ici, je savais que j'allais pouvoir enseigner **autrement** », explique-t-elle." (*Le Figaro*, 2003/02/26)

Chapitre rédigé par Béatrice LAMIROY et Michel CHAROLLES.